

## III

La naissance d'Arion, le plus ancien cheval qui ait eu le don de la parole, causa comme l'on sait tant de honte à Cérès qu'elle se retira dans une grotte où elle serait encore si Pan ne l'avait signalée au maître des dieux qui l'exhorta à chercher une distraction dans les voyages. La déesse venait de quitter Corcyre pour visiter ses moissons Siciliennes, accompagnée de la brune Phe-rephatta qu'elle avait eue de Jupiter, lorsque Pluton rencontra cette jolie enfant qui cueillait des narcisses aux prairies de Syracuse, et l'entraîna dans les fournaises de son empire. Cérès au désespoir porta plainte à l'Olympe qui prit la chose froidement et se contenta de conseiller à cette affligée des infusions de pavot pour lui rendre le sommeil. Aussi, ne comptant que sur elle-même, la mère de Proserpine attela deux dragons ailés; elle retroussa sa longue robe couleur d'épis mûrs et, armée d'une torche qu'elle alluma en passant aux flammes de l'Etna, elle se mit à courir les airs en appelant sa fille à grands cris.

C'était la coutume chez les anciens, dans les fêtes qu'ils célébraient, de perpétuer par certains rites imitatifs la mémoire des faits et gestes attribués aux divinités. Lors donc que l'Édile Quintus-Memmius importa de la Grèce et installa dans le Grand-Cirque les fêtes Céréales instituées par Triptolème, il y joignit quelques cérémonies usitées déjà en Sicile, et notamment l'usage de faire courir autour des temples à la tombée de la nuit, le 15 des ides apriennes, des femmes vêtues de blanc et munies de torches allumées que suivait la foule en poussant des clameurs. Ce n'est pas uniquement pour déduire, après beaucoup de savants, l'institution carnavalesque des Céréales d'avril combinées avec les Lupercales de février, que j'ai rappelés ces douteuses origines: j'ai supposé que, pour les personnes éprises des distractions érudites, cette filiation prêterait plus de valeur à la scène finale du carnaval romain qu'il me reste à raconter, et qui en est comme le bouquet d'artifice.

Le dernier soir du carnaval, les *barberi* disparus et la nuit close, les voitures parées rentrent au Corso où se pressent plus nombreux que jamais les piétons travestis. De petites bougies ont été distribuées et, autour des chars illuminés de torches, de pots à feu et de cierges, chacun tient en l'air son *mocolino* allumé. Sur les estrades, aux balcons, aux fenêtres, jusque sur les loits et dans les salons dont les croisées sont ouvertes, les *mocoli* brillent également. Aux clameurs prolongées de la foule ont succédé des rires étouffés et brefs, de petits cris haletants, comme essoufflés; bruit grêle et guilleret dont l'effet est étrange: une lutte s'est engagée, qui donne à ce moment de la fête une indicible animation, chacun devant tâcher d'éteindre la bougie de son voisin et de conserver la sienne allumée; et cela, non-seulement dans la rue où ne se voit que gens qui sautent et qui soufflent, mais dans toutes les maisons.

Un homme est-il trop grand, son *mocolletto* est-il au bout d'une perche: on monté sur ses épaules, on se pend à ses bras; on le poursuit avec d'autres gaules, armées de bouquets en guise d'éteignoirs. Sur les chars escaladés les feux vacillent, vingt fois éteints et bitêtement rallumés. De la rue vous vorez, par les fenêtres ouvertes des palais, ondoyer des clartés aux plafonds, et sauter les fous qui continuent à domicile le drame hilarant du Corso: mouvement universel et d'un entrainement contagieux! J'ai vu des princes, des ambassadeurs, jusqu'à des prélats, lutter dans un véritable délire, et les plus nobles beautés de Rome, perdues dans la mêlée des rues, sacrifier pour éteindre des cierges et des flambeaux de résine leurs mouchoirs brodés, leurs châles de l'Inde, leurs manchons des plus belles fourrures. Enivré par ce tumulte joyeux, on voudrait courir partout à la fois; on se livre avec furie à la guerre aux chandelles, riant de ceux que le rire empêche de gonfler leurs joues pour souffler, riant plus encore à l'aspect de quelque majes-